

Igor Štiks

W

Traduit de croate par Chloé Billon

PREMIÈRE PARTIE

Archipel

Un communiste peut-il écrire un roman ? Je n'en suis pas persuadé : il n'a pas le droit de se faire le complice de ses personnages.

Jean-Paul Sartre,
à propos du roman *La Conspiration* de Paul Nizan,
Situations I.

1.

Le capitaine annonça que nous allions entamer notre descente. Je sentis monter la panique. Je bouclai ma ceinture, fermai les yeux et serrai les dents. Je ne voulais pas regarder par le hublot. Je savais que nous étions précisément en train de survoler l'archipel dans la mer duquel je m'étais baigné pour la dernière fois quand j'étais encore enfant, vingt-cinq ans auparavant, alors que la guerre commençait déjà juste à côté, dans l'arrière-pays. Sur mes genoux se trouvait le manuscrit du roman W, quelques chapitres, ainsi que des notes et des fragments nés des récits de Walter Stikler. Il avait été retrouvé mort récemment, le corps criblé de balles, dans les eaux que nous survolions. Je ne m'étais pas attendu à être invité sur l'Île. Je n'avais jamais espéré un retour.

Son cadavre, qui était peut-être resté des jours durant coincé dans une grotte sous-marine, était enfin remonté à la surface, en état avancé de décomposition, sous les yeux de pêcheurs horrifiés. Nul n'avait signalé sa disparition. Qui aurait pu la remarquer ? Walter vivait reclus, seul, au milieu de l'Île. Son achat d'une maison en Dalmatie à la fin des années quatre-vingt-dix n'était pas le geste d'un Occidental vieillissant désireux de soleil brûlant et bon marché. Non. Je savais – et j'étais peut-être le seul – pourquoi il avait choisi cette île et pas une autre.

À chaque mètre qui nous rapprochait de la terre, je sentais remonter les souvenirs d'une vie qui avait disparu, d'une enfance qui avait brusquement pris fin, sans négociations, attermoissements ou adieux possibles. Elle était restée cachée dans les replis de la mémoire, brisée, voilée par les événements ultérieurs. Revenaient même les souvenirs de ce que j'avais, à quatorze ans, imaginé que la vie me réservait, que le temps m'apporterait à coup sûr comme mon dû, un temps que l'on pouvait alors clairement prévoir, depuis ce point où rien ne laissait présager que tout ce qui avait composé le monde d'hier allait bientôt disparaître. On distinguait à présent ce paysage, toujours le même, inchangé par ce que les hommes y avaient commis, innocent et si proche que me revenaient les mots dalmates que je maniais autrefois avec tant d'aisance, dans cette utopie enfantine que constituait l'archipel, avec tous ses îlots, ses îles, ses bras de mers, ses forteresses et ses baies.

Il me semblait que je sombrais, comme l'avion lui-même qui perdait rapidement de l'altitude, dans tout ce que j'avais intentionnellement laissé derrière moi, estimant mériter une vie sans perte, ou une vie sur laquelle cette perte n'aurait pas d'impact, une vie que j'allais créer moi-même, sans laisser les autres la tailler pour moi. Et je pensais avoir réussi. Je ne me souvenais même pas très souvent de cette période. Parfois, j'exhumais un détail, à moins qu'il ne remonte tout seul à la surface, invoqué par dieu sait quoi. Tout le reste semblait englouti pour toujours. Ça m'avait permis de vivre une nouvelle vie sur terre, dans une nouvelle langue, une nouvelle patrie. J'avais cru avoir trouvé mon chez-moi à Paris, pas ce chez-moi que les autres ont préparé pour vous, mais ce chez-moi que vous choisissez vous-même, dont vous dessinez les plans et que vous bâtissez de vos mains. Ce chez-moi était équipé d'une protection spéciale contre l'effet corrosif des souvenirs. Et il semblait fait pour durer, jusqu'à il y a peu, jusqu'à ma rencontre avec Walter Stikler.

Pendant la guerre, j'avais quitté Sarajevo pour Zagreb, comme réfugié, chez de la famille. Puis j'étais parti étudier en France, et je n'étais plus jamais revenu. J'avais fini mes

études, publié un bref roman passé inaperçu, aimé un temps et, pensais-je, été aimé au moins un temps. J'avais soutenu un doctorat en sciences politiques, et commencé à travailler comme spécialiste des idéologies et mouvements sociaux de gauche au Centre national de la recherche scientifique. De plus, j'appartenais moi-même à des mouvements de gauche, j'allais aux manifestations et planifiais des actions de protestation, je dirigeais une revue, et parfois, avec des camarades, je rédigeais et publiais des pamphlets appelant à la révolte. Mais à partir du moment où Walter Stikler avait fait irruption sans y être invité dans ce chez-moi, je n'avais plus jamais réussi à l'en chasser. Les histoires de Walter avaient repoussé les actions politiques de ce printemps 2016 à Paris au second plan. Peut-être parce que comparées à la vie de Walter, elles semblaient insignifiantes et dérisoires. Ou peut-être parce que le passé m'avait rattrapé par la peau du cou et que, tout d'un coup, je n'étais plus là, ici et maintenant.

Qui était Walter Stikler ? Même ceux qui ne le connaissaient pas des années soixante-dix et quatre-vingt, quand, surfant sur la vague de l'intérêt médiatique pour les *nouveaux philosophes*, il s'était établi en tant que critique acerbe de l'idéologie communiste et des régimes du socialisme réel de l'époque, avaient probablement entendu parler de lui quand, en novembre 2015, il avait été enlevé puis, après une spectaculaire intervention de la police, retrouvé vivant dans la cave d'une maison détruite par une explosion. L'organisation de l'enlèvement avait été attribuée à l'alors célèbre terroriste de gauche Wladimir qui l'avait, d'après le témoignage de Stikler survivant, kidnappé et détenu prisonnier dans le sous-sol avant, acculé, de déclencher une quantité considérable d'explosifs.

L'enlèvement de Walter Stikler était la première action terroriste entreprise par Wladimir depuis le début des années quatre-vingt. Malgré son repli, les spécialistes des études de sécurité, les anciens membres des services secrets et les journalistes fascinés par la terreur révolutionnaire affirmaient que Wladimir n'avait jamais cessé ses activités, et qu'au contraire, c'était lui, ou quelqu'un qui lui ressemblait beaucoup, qui se tenait, comme inspirateur et organisateur, derrière nombre des groupes radicaux qui s'étaient multipliés au début du nouveau millénaire. On affirmait également qu'il était l'invité secret des gouvernements de gauche latino-américains, notamment des frères Castro et de José Mujica, mais aussi du président brésilien Lula, et que c'était lui encore qui, avec le sous-commandant Marcos, avait initié la révolte zapatiste de 1994. Le bruit courait que son influence sur Marcos était si forte que c'était même Wladimir en personne qui écrivait ses célèbres discours. Cependant, et tous les médias s'accordaient sur ce point, des conservateurs aux progressistes en passant par les libéraux, après ses actions légendaires en Europe de l'Ouest juste après mai soixante-huit et pendant les années soixante-dix, le fait d'enlever un intellectuel pouvait légitimement être considéré comme l'acte d'un désespéré en décalage complet avec l'esprit des temps nouveaux.

Les médias avaient sauté sur l'occasion pour commenter abondamment la mémoire trop courte de l'opinion publique et la conscience insuffisamment développée du danger du terrorisme de gauche et du caractère psychopathe de ses acteurs, conséquence de leur obsession pour les terroristes islamistes qui, affirmaient également certains *nouveaux philosophes* vieillissants, partageaient avec les gauchistes la tendance au totalitarisme et la haine pour les valeurs occidentalo-libérales. L'enlèvement de Walter Stikler avait aussi été

interprété comme une potentielle nouvelle et dangereuse stratégie : les liquidations ou enlèvements ciblés non seulement d'hommes d'États et de grands patrons capitalistes, mais également des intellectuels qui, selon leurs opposants, créaient et entretenaient l'hégémonie de l'idéologie dominante. La crise financière qui avait éclaté à l'automne 2008 avait ébranlé l'ordre capitaliste, mais elle ne l'avait pas détruit. Il fallait frapper – ainsi interprétait-on les motivations des nouveaux radicaux – directement au sommet. Après le sauvetage miraculeux de Walter Stikler et la disparition finale de Wladimir dans les flammes du bâtiment dynamité, nombre étaient ceux qui avaient conclu avec assurance que toute cette violence insensée qui menaçait les démocraties depuis les marges du spectre politique n'avait tout simplement aucun avenir.

J'avais rencontré Walter Stikler début avril 2016. La nuit du 31 mars, un groupe de militants avait décidé d'arrêter le calendrier et de passer la nuit sur la place de la République. Une longue *Nuit debout !* avait commencé, tandis que le calendrier réformé égrenait le 31 mars, puis le 33, le 34... Assemblées citoyennes, concerts, graffitis, bibliothèque improvisée, débats, discours publics, personnalités influentes, inévitables dissensions... Bien vite, une atmosphère de carnaval était née, au son des cuivres, des percussions et des chants sur la lutte, la liberté et les victoires des opprimés, celles pour lesquelles nous nous étions battus autrefois et celles qui étaient encore à venir, au-delà des échecs et des tombeaux. Ces jours-ci, le rendez-vous était toujours le même : le soir sur la place de la République, non loin de là où j'habitais, dans la rue du Château d'eau.

J'y rencontrais le large cercle de gens que nous qualifions d'amis, un mélange d'artistes précaires plus ou moins talentueux, de musiciens, de journalistes, de doctorants, de visiteurs internationaux bénéficiant de confortables bourses américaines, de commissaires d'exposition en vogue, de serveurs dans le besoin, de militants de diverses associations, de migrants légaux et illégaux, de freelances de toutes sortes, de fils et filles d'hommes politiques établis et de militants extatiques du dernier parti de gauche radicale en date. Nous évoluions sous les drapeaux rouge et noir des syndicats anarchistes, avec son chat noir au poil hérissé, continuions la soirée avec diverses fractions communistes, nous frayions un chemin dans le groupe de soutien à la Palestine, jusqu'à la rencontre inévitable avec les membres déçus des syndicats historiques, des socialistes et des verts, mais il y avait là aussi des catholiques de gauche, des féministes, des combattants de groupes anti-racistes, ainsi que la ligue des droits de l'Homme qui, eu égard à l'âge moyen de ses membres, avait fini par s'asseoir.

C'était précisément l'une des choses, pensais-je, qui faisaient de Paris mon *chez-moi*, cet empressement des gens à descendre dans la rue, leur détermination, souvent aussi leur naïveté, l'enthousiasme des discussions politiques lors de dîners interminables même lorsqu'elles étaient superficielles, toute cette passion mise dans les débats autour des tables des cafés, à l'université, dans le métro. La possibilité de rencontrer chaque jour quelqu'un que le besoin, les rêves ou l'amour avaient attiré sans cette ville. J'avais le sentiment d'être *parmi les miens* et qu'ici, à Paris, mon passé ne pouvait être plus important que mon présent, qu'il ne pouvait le déterminer, qu'en décidant de rester ici, j'avais échappé à la malédiction de la géographie. Paris m'avait permis d'être quelqu'un de plus proche de ce que je pensais être. J'avais créé ma vie. Je m'étais donné naissance.

L'un de ces soirs, j'avais convenu d'un rendez-vous avec les membres de la rédaction de la revue, afin de discuter des actions à mener pour contribuer au mouvement en plein essor. J'étais arrivé dans notre bistrot préféré avec un peu d'avance. Je n'avais pas eu à commander, le serveur Momo m'avait déjà apporté un verre de vin. Je profitais de cette brève excursion hors du monde, avant que n'arrivent mes amis, entouré du bruit des voix et du tintement des verres, reposant mes yeux en contemplant l'agitation de la rue, par laquelle de nombreux jeunes gens et jeunes filles se dirigeaient vers la place de la République.

« Moi aussi, j'ai été comme vous », entendis-je dire quelqu'un qui venait de s'asseoir sur le tabouret de bar voisin. Difficile de savoir à qui ses mots étaient adressés. Je me retournai brièvement, mais je ne voulais pas accorder trop d'attention à cet homme, la fin de soixantaine me semblait-il, jusqu'à ce qu'il ne répète, « oui, tout comme vous, mon jeune monsieur. »

« Pardon, dis-je, c'est à moi que vous parlez ?

- Oui, à vous précisément, répondit-il en me lançant un regard perçant. À vous précisément. »

Je me dis qu'il devait s'agir d'un ivrogne ou d'un fou qui attendait désespérément de s'adresser à quelqu'un. Je me détournai de lui, espérant qu'il allait partir. Il m'avait déjà gâché le plaisir de la solitude. Je sortis mon portable, pour envoyer le signe clair qu'il n'y aurait pas de communication entre nous.

« Oui, j'ai été comme vous, à l'époque, avant soixante-huit, et pendant mai soixante-huit, et un peu après aussi. *Il est interdit d'interdire... Vivre au présent... Soyez réaliste, demandez l'impossible...* – il prononçait les slogans d'un ton ironique – ou, disons, cette charmante conjugaison, qui pourrait s'avérer bien utile pour les étrangers comme vous lors des premiers cours de français. C'était comment, déjà... *je participe, tu participes, il participe, nous participons, vous participez – ils profitent !* »

Il éclata de rire. J'étais déjà convaincu à présent d'avoir vraiment affaire à un fou qui aimait provoquer les gens dans les bars. J'ignore s'il réussit à m'emmener sur un terrain glissant par ses moqueries, ou en soulignant le fait que j'étais étranger (ce *charmant petit accent* finit tout de même toujours par s'entendre, même si je n'avais prononcé que quelques mots).

« Et ensuite, vous avez compris que tout ça n'était qu'une phase de votre jeunesse », répondis-je brusquement au cynisme trop bien connu des anciens rebelles, « et vous vous êtes fait une place dans le système qu'il est soit impossible, soit peu souhaitable de changer. Je vous en prie, épargnez-moi les clichés !

- Oula ! Veuillez m'excuser si je vous ai mis en colère. Vous êtes peut-être déjà épuisé par toutes ces nuits passées... debout. »

Il riait silencieusement, sifflant entre ses dents. Je me retournai vers lui.

« Vous m'avez percé à jour. J'avoue ! » dit-il en levant ses mains en l'air comme pour se rendre. Je remarquai les cicatrices sur ses poignets. « Vous ne m'intéressez absolument pas, monsieur. Je vous prie de bien vouloir me laisser tranquille ! »

Il reprit soudain son sérieux. « Excusez-moi de vous avoir dérangé.

- Ce n'est rien, répondis-je d'un ton conciliant. Si vous pouviez me laisser boire mon vin en paix, je vous en serais reconnaissant.
- Bien sûr, bien sûr. » Il se pencha vers moi. « Ça vous a certainement vexé quand j'ai récité cette petite conjugaison. Veuillez m'en excuser. Je sais que votre français est bon. Trop bon. Trop d'envie de montrer que vous êtes meilleur, même que les locaux.
- Ce n'est pas le sujet ! m'écriai-je, énervé.
- Intéressant qu'ici, en France, vous ayez si vite rejoint les gauchistes radicaux. D'où vient donc cette attirance ? À ce que j'en sais, *là-bas, chez vous*, ils en ont fini depuis longtemps avec le socialisme. Et on ne peut pas dire que la question passionne les foules. Quelques étudiants relèvent parfois la tête. D'accord. Le peuple se rassemble en *plenums*. D'accord. Et tout ça passe rapidement. Là-bas, on dirait que la gauche n'existe même plus, n'est-ce pas ? »

Il me regardait en feignant la curiosité, comme s'il savait quelque chose sur moi, incomparablement plus que ce qu'aurait pu conclure un pilier de comptoir perspicace. Je repoussai cette idée comme complètement folle. À moins qu'il n'ait lu un de mes textes à côté duquel était publiée ma photo, et qu'il m'ait reconnu ? Je m'efforçai de chasser ces pensées paranoïaques.

« J'attends des amis, et j'aimerais bien répondre à un appel manqué. Je vous souhaite une bonne soirée, monsieur. »

Je lui tournai le dos, et me mis à pianoter nerveusement sur mon téléphone. Je sentais qu'il était toujours à côté de moi, à fixer ma nuque.

« Moi de même », dit-il calmement. Je me contentai d'un signe de la main, sans me retourner. Après un instant d'indécision – comme s'il avait eu l'intention d'ajouter encore quelque chose – l'importun inconnu s'éloigna enfin.

Le lendemain, j'avais rendez-vous pour déjeuner avec Émilie au café Le Basile, à l'angle de la rue de Grenelle et de la rue Saint-Guillaume, près de Sciences-Po, où nous avions tous les deux fait notre doctorat. Nous voulions écrire une analyse des événements place de la République, essayant une fois de plus de répondre à la sempiternelle question, *que faire ?* Je pris une table sous l'impressionnante photo de Bob Dylan lors de sa tournée anglaise en 1965, devant le micro, des lunettes noires et la cigarette aux lèvres. Quelques instants plus tard, quelqu'un s'arrêta devant ma table et soupira bruyamment en regardant Dylan.

« Et ensuite, quelques mois plus tard seulement, il s'est mis à la guitare électrique et a changé l'histoire. Je l'ai vu en live à l'Olympia en 1966. Quelle époque ! Je pourrais vous en parler pendant des jours. »

Effaré, je compris qu'il s'agissait du même inconnu que la veille au soir, mais avant que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche, il avait repris la parole. Cette fois-ci dans *l'ancienne* langue.

« Nous ne nous sommes peut-être pas très bien compris » dit-il en me regardant dans les yeux. « Ça sera peut-être plus facile comme ça. »

J'eus un mouvement de recul instinctif. Il sourit doucement, comme s'il essayait de me calmer.

« Vous voyez, moi aussi, je suis étranger ici, même si un peu moins que vous, à cause du nombre d'années que j'ai passées dans ce pays. Plus d'un demi-siècle ! Alors que vous êtes ici depuis, combien, une vingtaine d'années ? »

Je ne répondis pas.

« Et il est encore possible, si on a l'oreille fine, de discerner votre accent balkanique. Ne faites pas comme moi, ne le perdez pas.

- Mais qu'est-ce que vous voulez ?! m'écriai-je d'un ton furieux, et même effrayé. Et vous êtes qui, d'ailleurs ? »

Il s'inclina théâtralement et me tendit la main. Je refusai de la prendre, et il s'assit à ma table sans y être invité, se pencha vers moi, comme s'il avait peur que quelqu'un l'entende, et murmura : « Walter.

- En réalité, votre nom m'importe peu, monsieur », je m'adosai à ma chaise pour m'éloigner de son visage. « D'abord hier soir, maintenant ici... La seule chose qui m'intéresse, c'est que vous me fichiez la paix.
- Stikler » dit-il, à nouveau dans un murmure, comme s'il avait attendu avec impatience cet instant, conscient de l'effet qu'il allait produire sur moi. Il semblait lire dans mes pensées, dans le trouble qu'y avait suscité son nom.

« Comment ?

- Vous m'avez bien entendu. »

Je restai coi.

« Excusez-moi, je vous ai dit mon nom comme on le prononce ici. Chez nous, dans notre ville natale, il fut un temps où j'ai été inscrit à l'état-civil comme, cela s'entend... » Il se pencha à nouveau vers moi et chuchota : « Valter Štikler. »

Non seulement cet homme affirmait être Walter Stikler, qui avait récemment été enlevé puis tiré des ruines où avait péri Wladimir, mais il avait mentionné, ça m'a traversé l'esprit, si j'avais bien entendu...

« Où ça, *chez nous* ?

- Ben, à Sarajevo ! » dit-il comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, savourant ma stupéfaction. Je sentis ma lèvre supérieure commencer à trembler. J'avais visiblement pâli.

« Calmez-vous » reprit-il en continuant à sourire. « Il n'y a aucune raison de paniquer. Est-ce si étrange que ça de tomber sur un compatriote ? »

J'étais pétrifié. Le sourire quitta son visage.

« Je sais que tout ça vous semble un peu étrange, mystérieux, voire menaçant. Mais notre rencontre ne pouvait arriver autrement. »

Il s'écarta de moi et s'accoua à la table. Il demanda au serveur de lui apporter un verre de brouilly.

« Wladimir... » soupira-t-il après avoir bu une gorgée. « Je suis sûr que vous connaissez toute l'histoire, et que vous avez une opinion bien arrêtée à ce sujet. Étant donné que je suis au courant de vos convictions, je sais également ce que vous pensez de moi, de mon travail et de mes positions. Vous n'avez là rien d'original, beaucoup de gens pensent comme vous, même là, ici et maintenant, et particulièrement dans tous ces rassemblements nocturnes. Certains d'entre eux pensent également, à ce que j'ai entendu dire, que c'est moi qui suis responsable de la mort de Wladimir, et que je dois payer pour ça. De ma tête, bien entendu. J'en ai été averti.

- Ça ne m'étonne pas.
- Oui, comme je le supposais avec raison, vous êtes du même avis. Je ne m'attendais pas, bien entendu, à ce que nous soyons d'accord sur les questions politiques. Cependant, *en tant qu'écrivain*, ça vous intéressera peut-être d'apprendre que Wladimir et moi nous connaissions depuis longtemps.
- Je ne suis pas écrivain.
- Vraiment ? Étrange. J'ai peut-être mal compris quelque chose. »

Plus tard, après quelques rencontres avec Walter, je m'habituerai à ces phrases qu'il laissait échapper comme si de rien était, et qui explosaient simultanément en plusieurs points névralgiques.

« Mais enfin, qu'est-ce que vous voulez ? » dis-je d'un ton furieux en français, suffisamment fort pour que quelques clients se tournent vers nous. « Je vous répète ma question, que voulez-vous de moi ? »

Walter ne cilla pas. Il me regardait calmement en buvant son vin. Puis il adressa aux serveurs et aux gens attablés aux tables voisines un geste apaisant, comme si nous étions deux vieilles connaissances qui s'étaient juste un peu emportées. « Regardez ce que vous avez fait. Les gens ont pris peur. Discutons donc un peu.

- Partez ! répétai-je, un peu plus bas cette fois-ci.
- D'accord, d'accord... » Il rajusta son imperméable et finit son verre. Il était élégamment vêtu, en costume, mais sans cravate, une écharpe de soie turquoise autour du cou, rasé de près, ses cheveux, qu'il n'avait manifestement pas perdus, soigneusement peignés en arrière. J'apprendrais par la suite qu'il avait à l'époque un peu plus de soixante-dix ans. C'était un homme de belle prestance, qui vieillissait bien, en paix avec lui-même et dans une manifeste sécurité matérielle.

« Je n'ai jamais vu quelqu'un réagir avec autant d'indignation quand on lui disait qu'il était écrivain. Non seulement ce n'est pas une insulte, mais ce n'est même pas un secret, même si vous ne vous en vantez pas. Vous avez publié vous-même votre *romanzo*, c'était quoi le titre déjà... *Castello* ! Je l'avais acheté à la librairie Morpurgo, à Split. Vous avez abandonné notre glorieuse petite langue et, comme c'est étrange, vous n'avez plus rien écrit

depuis. Ça ne marche pas en français, hein ? Rien de plus normal. Vous vous êtes lancé dans les travaux universitaires. Louable, mais un peu aride, *n'est-ce pas ?* »

Il fit une pause, comme s'il attendait ma réponse. N'en recevant pas, il reprit : « Très bien. Je vois que vous n'êtes pas d'humeur à discuter aujourd'hui. Je ne vous dirai qu'une seule chose. J'ai une histoire pour vous. Un thème d'une actualité brûlante. » Il me fit un clin d'œil.

« Vos histoires ne m'intéressent pas, pas plus que vous, qui que vous soyez ! » répondis-je à grand peine. « J'ai assez de travail comme ça », ajoutai-je en désignant mon ordinateur portable sur la table.

« Ah, oui, c'est vrai, *la lutte continue !* » lança-t-il d'un ton narquois en levant à moitié son poing droit.

C'est à ce moment qu'Émilie arriva.

« Désolée pour le retard. » Elle regarda Walter. « Tu es seul ?

- Non. Monsieur s'est assis à ma table.
- Eh, est-ce que ça va ? »

Je ne quittais pas Walter du regard. Il s'était déjà levé, et avait mis son chapeau. « Il s'est passé quelque chose ? » demanda Émilie.

« Tout va très bien. Tout va pour le mieux » dit Walter en partant.

« C'était qui ?

- Je ne sais pas, répondis-je en soupirant. Mais je suis bien content de te voir.
- Štiks ! » L'appel résonna dans tout le café. Walter se tenait à la porte ouverte. Tout le monde se tourna vers lui.

« Ça vous intéressera peut-être de savoir que pendant la guerre », ajouta-t-il avant de disparaître, « j'ai rencontré votre père. »

2.

La première inspiration fut douloureuse. Une odeur bien connue m'avait saisi aux narines. Était-ce possible ? Après tant d'années ? L'odeur de la fin de l'été dalmate. Le temps passe, les gens naissent et disparaissent, même le paysage change, tant par la main de l'homme que par lui-même, mais pas les odeurs. Elles me surprirent, avec un coup de vent, immédiatement, dès la sortie de l'avion. Je m'arrêtai et fermai les yeux. Un voyageur pressé derrière moi me tapa sur l'épaule. Mécaniquement, j'emboîtai le pas aux autres. Je sortis mon passeport français. Le policier dit *hello*. Je répondis *hello*, sans le moindre désir d'être quoi que ce soit d'autre qu'un individu avec des papiers français. *Welcome to Croatia*, dit-il. *Thank you*, répondis-je.

Mi-septembre 2016, la nouvelle de la liquidation de Walter Stikler sur une île dalmate choquerait l'opinion publique française et internationale. « Les anarchistes et les néo-communistes, appelons-les comme ça, appellent de leurs vœux, tel l'État islamique, l'Armageddon, le cataclysme qui rendra enfin possible la révolution sociale qu'ils ont échoué à mettre en place dans les années soixante et soixante-dix », avait déclaré James Stevenson, professeur à la London School of Economics, spécialiste de l'extrémisme de gauche et auteur d'un ouvrage fondateur sur Wladimir. « J'ajouterais même que ces groupes représentent une menace encore plus grande, car ils n'ont pas de drapeau qu'ils plantent dans un désert, pas plus qu'ils n'exigent la conversion visible de leurs partisans. Nombre d'entre eux sont parmi nous, furieux, désespérés et, enfin, après plusieurs dizaines d'années, prêts à l'action. »

Les élites culturelles et médiatiques ne mâchaient pas leurs mots pour condamner la brutale liquidation de l'homme qui nous avait ouvert les yeux sur les horreurs d'une idéologie utopiste, qu'il connaissait intimement et dont il avait même été l'adepte dans les années soixante, avant de retrouver sa lucidité et de s'en éloigner dans les années soixante-dix. La nature de cette idéologie, ne cessaient-ils de répéter, s'était révélée au grand jour dans le complexe concentrationnaire du goulag et dans les champs de la mort du Cambodge, des événements aujourd'hui si lointains pour les jeunes générations.

La responsabilité de la liquidation de Walter Stikler avait été attribuée aux collaborateurs de Wladimir, ou à un groupuscule s'étant fixé pour mission de le venger. Les services secrets avaient informé les autorités, des mois auparavant, que dans le milieu de la gauche radicale, Stikler était considéré comme directement coupable de collaboration avec l'appareil d'État, à qui il avait permis, d'une manière qui restait encore à établir, d'atteindre enfin Wladimir après trente ans de recherches infructueuses. Selon eux, cette histoire « d'enlèvement » et de fausse manipulation des explosifs, ou de leur déclenchement intentionnel et suicidaire, était un mensonge destiné à dissimuler un coup monté de la police. Son objectif était de diaboliser aux yeux de l'opinion publique toute forme de résistance efficace, tout en démolissant une bonne fois pour toutes la légende de l'audacieux révolutionnaire qui, même après son retrait hors de la sphère publique, avait continué à inspirer les nouvelles générations. Oui, Wladimir était le *Che* de la génération arrivée à maturité politique dans le nouveau millénaire ; un *Che* sans visage, mais à la signature reconnaissable entre toutes.

Nul n'avait revendiqué l'assassinat de Stikler. L'enquête de la police croate, rejointe par Interpol, n'avait mené nulle part. Walter Stikler avait été retrouvé mort, flottant à proximité de l'île dalmate sur laquelle il avait une maison, et où il avait été tué – ce que venaient confirmer trois blessures par balles sur son cadavre – à peu près sept jours avant la découverte du corps. On avait retrouvé sur le cadavre en état avancé de décomposition des papiers qui prouvaient indubitablement qu'il s'agissait bien de Walter Stikler, citoyen français âgé de 71 ans. L'enquête balistique mentionnait en termes techniques des balles de 9 mm et un pistolet de la marque Walther, type P99. Les experts avaient confirmé qu'il s'agissait d'un pistolet très apprécié des milieux criminels internationaux, mais également des groupes terroristes.

Ces jours-ci, je suivais obsessionnellement toutes les informations sur cette affaire. Car, tandis que les autres spéculaient sur sa vie, évoquant systématiquement son caractère réservé et sa vie quasi-ascétique, loin des personnalités publiques et des flashes des appareils photo, « à l'opposé complet des pompeux intellectuels français dont la notoriété est inversement proportionnelle à leur profondeur intellectuelle » (sources britanniques) ; tandis qu'ils s'efforçaient de retracer ses origines et son parcours, ce « drame d'un siècle qu'il incarnait » (sources françaises), « qui venait confirmer l'impératif moral de confrontation avec le passé » (sources allemandes), concluant qu'il n'était « nul besoin de beaucoup d'imagination pour comprendre qui pouvait bien être l'homme né sous le nom de Walter Stikler au beau milieu de la Seconde Guerre mondiale, quelque part à l'est de l'Europe » (sources américaines) ; tandis que tous, donc, s'efforçaient de percer à jour la personne derrière une figure et une œuvre si influentes – moi, et je l'affirme sans nul désir de me donner plus d'importance que ce que j'en ai, *moi* seul je savais, ou croyais savoir, qui avait vraiment été Walter Stikler. Plus ; à cet instant, j'étais le seul, *le seul*, je le répète, à savoir qui avait vraiment été Wladimir.

Pendant quelques mois, du printemps à l'été 2016, avant, donc, la retraite de Walter sur l'Île (une retraite accélérée par les menaces susmentionnées), j'avais fait la connaissance de Walter Stikler, et l'avais vu régulièrement. Amitié eut été un mot trop fort pour la nature de notre relation, dont il dictait seul le rythme, d'une manière imprévisible, tout comme il avait d'ailleurs fait irruption dans ma vie. Au cours de quelques longues entrevues, avant son départ définitif pour l'Île, il m'avait raconté l'histoire de sa vie. Il était difficile de comprendre pourquoi il me disait tout ça, et seule la suite des événements m'expliquerait pourquoi il l'avait fait, et pourquoi il s'était confessé précisément à *moi*.

Rapidement, j'avais commencé à écrire un roman sur la base du récit qu'il me faisait, et qui ne pouvait laisser personne indifférent, « une fantastique matière littéraire », ainsi qu'il l'affirmait lui-même, comme pour m'inciter à l'utiliser. La nouvelle de l'assassinat de Walter m'avait surpris au moment même où j'étais en train d'esquisser un chapitre sur son enlèvement par Wladimir, alors que l'étai de la police se refermait autour du bâtiment où ils se trouvaient, et juste avant l'explosion qui allait mettre un point final à la vie de Wladimir. Je n'avais pas tardé à avoir une deuxième surprise. J'avais reçu un mail du cabinet d'avocats *Šupe et Šupe*, de Šibenik, qui m'invitait, à ce que je pouvais lire le souffle coupé, à me rendre au plus vite en Dalmatie, afin de régler des formalités administratives liées à la propriété du défunt Walter Stikler, et de « rendre les derniers hommages au défunt ». Le cabinet d'avocat était chargé de faire exécuter au plus vite le testament du « disparu dans des circonstances tragiques », le tout devant se dérouler dans le plus grand secret « étant donné la délicatesse de

la situation, et conformément aux instructions du défunt lui-même ». Ma venue était prévue dès les jours suivants, et le courriel comportait déjà en pièce jointe un billet d'avion pour Split. Tous les détails, précisait le message, me seraient expliqués à mon arrivée.

Le cabinet d'avocat *Šupe et Šupe* avait envoyé à l'aéroport de Split un taxi qui me conduirait à Šibenik. Le chauffeur m'attendait avec un panonceau *Mr Stiks*. Il dit *hello* et désigna mon nom. « Yes, that's me. » Il me dit qu'il ne parlait pas anglais. Je haussai les épaules. Il me fit signe de le suivre. Nous gravâmes la montagne en silence, vers la nouvelle autoroute. Elle n'existait pas dans mon enfance. En chemin, je reconnus les îles dans le lointain, les noms des lieux sur les panneaux de circulation, et, enfin, juste avant la bretelle de sortie, devant nous, le lac de Prokljan. Nous entrâmes dans Šibenik, dans les rues de laquelle j'avais couru tant de fois enfant, me perdant comme dans un labyrinthe, trouvant à chaque fois de nouveaux passages où se rassemblaient les chats, et parfois un drogué ou deux. Quelle joie quand j'émergeais de la pénombre pour me retrouver devant la cathédrale, dont les célèbres têtes me fixaient, les yeux perçants et le nez cassé. Il y avait parmi elles, comme le voulait une légende qui était restée gravée dans ma mémoire, la tête de la belle Jelena, la fille de l'architecte Juraj le Dalmate, dont son père lui-même avait cassé le nez, afin de la préserver du mauvais œil et de la jalousie.

« Šupe », dit le taxi en désignant du doigt un monsieur qui faisait nerveusement les cent pas sur le front de mer, dans un nuage de fumée de cigarette, fumant frénétiquement comme si, m'imaginai-je, il était encore en train de tonner dans la salle d'audiences locale, se battant pour un mètre de terrain de son client de l'arrière-pays ; un étalage de virtuosité théâtrale devant un public incapable de l'apprécier à sa juste valeur. Šupe était un homme bedonnant d'une soixantaine d'années, qui suait abondamment dans un costume au-dessus duquel voletait une cravate mal nouée. Le vent la lui rabattait sans cesse dans le dos. Il se cachait du soleil sous un chapeau de paille et des lunettes noires. Il tenait dans son autre main une serviette en cuir. Comme frappé d'une légère décharge électrique, il leva ses deux mains haut dans les airs au klaxon du taxi.

« Welcome to Dalmatia ! » s'écria-t-il à mon intention. « Did you have a nice...

- Inutile de parler anglais, dis-je.
- Tu es d'ici ?
- Oui. Je suis d'ici.
- Ben pourquoi tu l'as pas dit plus tôt ?! Au diable l'engliche. » Il alla régler la note en sautillant. « Je paye juste le monsieur. »

Et alors que je contemplais le paysage, de Mandalina, en passant par l'entrée du chenal de Sveti Ante et Martinska, jusqu'au pont et à Zaton, il bondit devant moi. Soudain, il semblait chercher quelque chose d'un air incrédule. « Ben, où est-ce que t'as fourré ta valise ? »

« J'ai juste mon sac-à-dos. »

Il parut surpris l'espace d'un instant, puis il s'écria, sur le même mode électrisé. « Bien sûr ! Qui irait encore s'emmerder avec des bagages ! En route ! »

J'emboîtai le pas à Šupe, le suivant à grand peine. Pour un homme de sa corpulence, il marchait d'un pas pour le moins énergique, sortant une nouvelle cigarette et un briquet de sa poche. Puis il s'arrêta brusquement, si bien que je manquai de le percuter. « Aaaah... » Il souffla sa première bouffée comme perdu dans la béatitude retrouvée de la nicotine, dont le tira ensuite une pensée désagréable. « Tu fumes ? » demanda-t-il d'un ton grave. Il n'attendit pas ma réponse. « Je ne peux pas vivre sans clopes. Désolé. »

Je hochai la tête, et Šupe m'offrit l'une de ses cigarettes *Walter Wolf*, aux propriétés manifestement magiques, à en croire ses longs soupirs de satisfaction. Puis il se remit soudainement en mouvement, courant presque : « Allez, on se dépêche ! On va louer le bateau ! »

Le même vieux bateau qui nous conduisait autrefois dans l'archipel était encore en activité. Il fut un temps où s'y embarquaient des milliers d'éclaireurs venus de toute la Yougoslavie, en route vers l'Île, où ils allaient passer l'été en chantier de jeunes. J'appelai cette côte l'archipel, ce qui n'était pas la définition appropriée pour cette combinaison d'un estuaire, d'une ville médiévale, d'un lac, d'une côte morcelée, de golfes profonds, d'un chenal et de presqu'îles, d'îles ou de simples récifs à fleur d'eau, sommets de collines sous-marines desquels se mettait à briller dans le crépuscule la lumière verte ou rouge d'un phare. Pour moi, ça resterait toujours l'archipel estival de mon enfance, où j'avais, jusqu'à mes quatorze ans, navigué chaque année de juin à septembre. Mon père dirigeait la barque, toujours à la recherche de détails encore inexplorés, toujours aussi émerveillé par les couleurs, toujours prêt à m'emmener à la découverte d'une grotte derrière une dense pinède, à la recherche de bunjas, des abris en pierre sèche au milieu d'oliveraies en friche, de restes de bateaux échoués ou de cabanes d'ermites abandonnées. Nous étions liés à cette terre par les origines de ma mère, mais mon père l'avait embrassée comme la sienne, malgré ses racines qui remontaient profondément dans l'Europe centrale, le long de ses rivières. Nous avions deux royaumes familiaux, l'un méditerranéen, l'autre caché derrière les Alpes dinariques ; l'un au niveau de la mer et l'autre, six-cents mètres au-dessus, au milieu des crêtes des montagnes. C'était une patrie fertile. Le sol est resté le même, mais elle a disparu dans la guerre, qui a d'abord touché l'archipel, avant de gagner également notre « palais d'hiver », comme nous appelions Sarajevo.

Alors que le bateau entra dans le chenal, Šupe nous apporta deux cafés. « Désolé de t'avoir pressé. Je t'expliquerai tout quand on sera arrivés. C'est ce que voulait monsieur Stikler. »

Cette première mention de Walter Stikler le pétrifia. Il posa la main sur sa bouche. « Mon Dieu, quelle horreur. » Il se reprit rapidement, en bon professionnel qui s'acquitte de sa mission. Il arrangea son costume, et s'efforça de maîtriser sa cravate. L'instant d'après, il s'était déjà remis à parler, à une vitesse invraisemblable, comme s'il s'efforçait de passer le mur du son de la langue et de la compréhension.

Šupe était un homme des temps passés, ça sautait aux yeux. Il était à l'antipode des nouveaux avocats entreprenants et dynamiques, même s'il s'efforçait de les imiter en jetant de temps à autres un coup d'œil à son smartphone, qui lui donnait manifestement bien du mal. Il venait d'une famille en vue de fonctionnaires locaux (« Genre, la bourgeoisie rouge, tu piges. Papa au Parti, directeur et tout le tintouin. Maman, professeure de croate au Lycée maritime »). Il avait ouvert son cabinet d'avocat dans sa ville natale, après de longues années

d'études à Zagreb (« Les parents t'envoient du fric, première copine, deuxième copine, les cappuccinos à Trieste et toutes ces conneries, et ça a traîné, qu'est-ce que tu veux... mais je ne pouvais pas tenir *là-haut* »). Les affaires avaient bien marché les premières années (« Écoute, quand tu sais à quelle porte frapper, alors, ça roule, tu vois »). La guerre avait tout interrompu. Mobilisé, il avait passé le plus clair de son temps au bureau de la défense à résoudre des questions « juridiques » (« Comme tu peux le voir, je ne suis pas précisément *Rambo* »). Après la guerre, retomber sur ses pattes n'avait pas été facile (« Nouveau système, nouvelles règles, nouveaux puissants... Paye les études de tes enfants, rends ta femme heureuse, c'est trop pour un seul homme, je te le dis »). Mais « maintenant, ça va mieux, je passe des journées entières au cadastre, et vas-y que je fouille, et que je fouille... quelle arrière-grand-mère a laissé quelle étable au milieu de son pierrier à une trentaine d'héritiers, autant de morts que de vivants, qui voudraient maintenant vendre ça à des Anglais, mais en s'arnaquant les uns les autres ! Et voilà, voilà à quoi je passe mes journées. » Puis il se rappela à nouveau, avec horreur : « Mon Dieu, mais je ne fais rien que parler de moi ! Tu as certainement des questions à me poser. Vas-y, n'hésite pas. »

« Oui. En fait, j'ai une question. Qui est l'autre Šupe ?

- Pardon ?
- *Šupe et Šupe*. C'est bien le nom de votre cabinet d'avocats, non ?
- Ah, ça ! » Il fit un geste négligent de la main. « Écoute, je t'ai mis ça pour faire plus moderne, tu piges. Genre, comme à New York, tradition, famili bizness... J'espérais aussi un peu que mon crétin de fils allait finir ses études. Que tu crois ! Il passe de la musique à la Hacienda. C'est une boîte de nuit, un peu au-dessus de Vodice. Ne me pose pas de questions. » Je me retins de lui dire que je la connaissais, parce qu'elle existait déjà avant la guerre. « Monsieur est un artiste ! Tu parles ! » poursuivit-il d'un ton amer. « Et ma fille a fait son droit, ça, rien à dire, félicitations, elle a même réussi son droit pénal. Elle travaille avec moi, je ne sais pas ce que je ferais sans elle. Mais que veux-tu, elle s'est mariée, et elle ne s'appelle plus Šupe. Et je trouverais ça un peu bête que mon cabinet s'appelle *Šupe et Pivac*. Ça ferait ricaner. Ça n'a pas de sens, tu piges. Et c'est comme ça que c'est resté *Šupe et Šupe*, avec en dessous, en souligné... depuis 1983. Que ça se sache ! »

Šupe s'était soudain tu, et il fixait la mer, perdu dans ses pensées sur son combat. Cette pause inespérée me ramena à la situation dans laquelle je me trouvais, et à la question de pourquoi j'étais embarqué avec cet homme sur ce bateau si familier et tant aimé, qui avait entre-temps été repeint plusieurs fois et dont on avait changé le nom.

Walter avait à nouveau fait irruption dans ma vie quelques jours seulement après notre rencontre au café Le Basile. J'avais ressenti un mélange de colère, d'excitation, de panique, mais aussi de curiosité en le voyant assis à lire le journal dans un coin de mon café préféré, sur le canal Saint-Martin, où je venais lire avec un expresso. Bien entendu, il n'avait pas été surpris de me voir. Il avait juste calmement refermé son journal (*Le Figaro*) et m'avait tiré une chaise. « Ici, nous allons tout de même pouvoir discuter. La dernière fois, il y avait beaucoup de bruit... et de rage, n'est-ce pas ? »

Je m'étais assis sans un mot, et j'avais continué à l'observer le menton légèrement levé, d'un air interrogateur et méprisant.

« Je comprends que tout ça soit un choc pour vous. Moi aussi, je serais furieux. J'aimerais cependant vous demander une seule chose, très simple.

- Quoi ?
- De m'écouter. Juste ça.
- Pourquoi moi ?
- Vous l'apprendrez en temps voulu, ou vous le comprendrez par vous-même.
- Peut-être que je n'en ai pas envie.
- De quoi avons-nous vraiment envie, de quoi, en réalité, n'avons-nous pas envie... Difficile à savoir. Pour vous faciliter la tâche, je propose une méthode simple : vous vous contentez de m'écouter. Si vous voulez poser une question, allez-y, mais même ça, ce n'est pas nécessaire. On fait comme ça ? Croyez-moi, je vous offre... de l'or en barres. »

J'avais gardé le silence.

« Très bien. Je sais quelles sont les questions qui vous trottent dans la tête. Partons de l'une d'entre elles, peut-être quelque chose d'un peu plus facile pour vous. Deux premières questions, connexes : qui suis-je ? Et quel est mon lien avec Wladimir ? *Commençons par le commencement*, comme disent nos chers Français. D'accord ? »

Je ne disais toujours rien.

« Où peut-être pas exactement par le commencement. »

À présent, nous pouvions déjà voir l'île, verte, recouverte d'une épaisse forêt de pins. Le bateau lui apportait tout le nécessaire, les gens, les provisions, le ciment ou encore les meubles et les appareils électroménagers commandés sur le continent. À notre approche, les insulaires commencent à sortir des maisons et des ruelles pour aller attendre le bateau dont les accostages rythmaient la journée. J'avais le sentiment que j'allais quelque part sur le bateau apercevoir mon père et ma mère, penchés sur la rambarde, tels que vingt-cinq ans auparavant, encore jeunes. Ou que, soudain, j'allais voir débouler les éclaireurs en chemises vertes et foulards bariolés qui cachaient une hiérarchie inconnue de moi, déferlant sur l'île comme ses colonisateurs estivaux qui allaient y monter des tentes et des cabanes, structurer leur petite armée, nettoyer les chemins étroits et les sentiers de chèvres, marcher au pas, nouer des amitiés avec leurs camarades venus de régions lointaines du pays commun, s'enivrer à la piquette locale et s'amouracher au son de guitares désaccordées. Jamais ils n'oublieraient l'archipel, peu importe où ils se trouvaient aujourd'hui. C'était ce même bateau qui avait amené Walter Stikler sur l'île pour la première fois. Il avait dix-sept ans.

Les moteurs s'étaient tus, et nous glissions à présent vers le quai. J'entendis derrière moi un souffle court. Šupe me mit la main sur l'épaule.

« Écoute, mon pote, dit-il. J'ai quelque chose à te dire.

- Oui ? Quoi ?
- Au sujet du testament, ajouta-t-il, l'air grave, la main toujours sur mon épaule.

- Dites, Šupe.
- Il y a une autre personne. »

Le flanc du bateau se colla au môle. Un bref choc parcourut l'embarcation, faisant tanguer les passagers.

A. L'Île

Le flanc du bateau se colla au môle. Un bref choc parcourut l'embarcation, faisant tanguer les passagers. Un *hourra !* de ravissement retentit sur le pont supérieur. Les troupes d'éclaireurs se préparaient, surexcitées, à débarquer, tandis que des groupes de jeunes au teint hâlé, dont le séjour sur l'Île venait de s'achever, attendaient patiemment d'embarquer. Le bateau les ramènerait sur le continent, et ensuite, en train, de Šibenik par les divers nœuds ferroviaires (Preković, Knin, Ploče...), ils rejoindraient leurs républiques, leurs régions, leurs villes et leurs villages. Alors que le bateau était encore amarré dans le port de Šibenik, Valter s'était enfoncé dans ses entrailles, il était même descendu un étage plus bas, là où se réfugiaient en général les voyageurs en hiver, pour fuir la bora, et s'y était installé dans le coin le plus reculé. La touffeur de la cale et le bruit des machines ne le dérangaient pas. Il voulait être seul. Il ouvrit à nouveau son livre, *Le Mythe de Sisyphe*.

Il n'y a qu'un seul problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question philosophique fondamentale.

Le livre lui avait été offert par la directrice du Foyer pour l'enfance de Sarajevo, Eržebet Kon. Il venait de paraître dans une traduction de Nerkez Smailagić, avec une préface de Vanja Sutlić, chez la maison d'édition sarajévienne Veselin Masleša. Eržebet lui avait d'abord donné le livre, en lui recommandant de le lire avec attention, puis elle lui avait dit qu'il allait passer l'été sur l'Île.

« Sur l'Île ? avait-il demandé.

- Oui, au camp d'été pour la jeunesse.
- Pourquoi ? il ne comprenait pas.
- Parce que c'est bon pour toi. Prépare-toi. Tu pars après-demain, en train de nuit. Pas de discussion. »

Eržebet était la personne que Valter connaissait depuis le plus longtemps, ou plutôt, aussi loin que remontaient ses souvenirs. Ce dont il ne se souvenait pas, et ce que confirmaient ses papiers, était qu'il avait été remis à cette institution en 1945. Eržebet Kon avait été nommée directrice du Centre d'accueil pour les enfants abandonnés et les orphelins. Elle avait signé les papiers attestant la réception de l'enfant, qui lui avait été remis par le capitaine Walter Stikler. C'est également ainsi que se nommait l'enfant, écrit phonétiquement, Valter Štikler, même s'il n'avait aucun lien de sang avec cet homme. *Je t'ai donné son nom et son prénom. Je n'avais pas vraiment d'autre choix. Valter Štikler, c'est un nom tout à fait respectable.* Le capitaine Stikler l'avait trouvé au cours d'une opération de libération du pays, dans un wagon abandonné dans une gare locale. Tout ce qu'elle savait, lui avait-elle dit – car elle lui avait posé la question quand il lui avait remis l'enfant – c'est que Walter Stikler était originaire de Vienne. Tout comme elle, il avait rejoint les partisans, et était même devenu capitaine. *Et c'est déjà quelque chose, Valter. La majorité de tes*

camarades ne savent ni qui sont leurs parents, ni où ils ont été trouvés, ni par qui. Walter Stikler était reparti avec son unité, après une brève discussion. Elle n'avait plus jamais entendu parler de lui. Un homme intéressant, s'était-elle dit alors. Elle s'était étonnée elle-même quand elle avait donné son nom et son prénom à l'enfant. La décision était née en elle sur le moment. Elle lui avait dit : *Vous l'avez trouvé. Vous l'avez sauvé. Qui sait ce qui va vous arriver. La guerre n'est pas finie. Qu'il porte votre nom. Si jamais il devait vous arriver quelque chose, votre nom au moins survivra.* Il l'avait remerciée et s'en était allé. Elle avait été surprise de repenser à lui le lendemain.

Walter Stikler était ainsi devenu la figure la plus proche d'un père que ce que l'orphelin Valter Štikler connaîtrait jamais. Eržebet, elle, était ce qu'il avait de plus proche d'une mère. Elle était bonne pour lui, bien que pas plus qu'envers les autres enfants. Sévère et attentionnée. Un rapport équitable envers tous semblait être son idéologie personnelle, et eux l'œuvre de sa vie, qu'elle accomplissait pour cette société en devenir. *Vous êtes l'avenir,* résonnait sa voix, avec son notable accent hongrois, dans le réfectoire du Centre, circulant entre les têtes mal réveillées des orphelins de guerre. *Vous êtes l'avenir, parce que vous n'avez pas de racines.*

Toute la route jusqu'à Šibenik, il n'avait pas pu avoir la paix. Les brigades de jeunes exprimaient bruyamment leur joie de partir à la mer, et la rakija de contrebande, les accords de guitare et ce que Valter avait vécu comme une sociabilisation forcée avaient rendu le voyage insupportable dès le début. À la fin, la seule solution avait été de se réfugier dans les toilettes puantes pour, en cahotant, pouvoir lire.

On n'a jamais traité du suicide que comme d'un phénomène social. Au contraire, il est question ici, pour commencer, du rapport entre la pensée individuelle et le suicide. Un geste comme celui-ci se prépare dans le silence du cœur au même titre qu'une grande œuvre. L'homme lui-même l'ignore. Un soir, il tire ou il plonge.

Il tire ou il plonge, dit-il à voix haute, enthousiasmé par sa lecture. Le train filait dans Pazarić. Valter lisait frénétiquement, s'enfonçant – ou, plus précisément, sombrant – dans les paragraphes dont les phrases résonnaient comme des tirs de mitrailleuse.

... dans un univers soudain privé d'illusions et de lumière, l'homme se sent un étranger. Cet exil est sans recours puisqu'il est privé des souvenirs d'une partie perdue ou d'une terre promise.

Valter baissa la fenêtre. Le train, sur les rails de la voie étroite, avait passé Raštelica, et commençait déjà son ascension ardue le long du col Ivan, jusqu'au vieux tunnel. Patrie perdue ? Terre promise ? Juste le noir de la montagne. La nuit éternelle du tunnel. Mais Camus avait une réponse à ça aussi (Valter la découvrirait après la descente, après Konjice, devant le lac de Jablanica).

Qu'est-ce en effet que l'homme absurde ?... Assuré de sa liberté à terme, de sa révolte sans avenir et de sa conscience périssable, il poursuit son aventure dans le temps de sa vie. Là est son champ, là son action qu'il soustrait à tout jugement hormis le sien.

Il relut plusieurs fois ce fragment, qui s'était immiscé dans son cœur comme une graine enfoncée dans une terre aérée. Peu avant l'aube, épuisé physiquement, mais intellectuellement régénéré, il était retourné dans le compartiment. Il avait eu toutes les peines du monde à se frayer un chemin entre les éclaireurs et les éclaireuses enlacés, allongés sur les sièges ou à même le sol. Quand il réussit enfin à se pencher à la fenêtre, il ne put détacher son regard du paysage d'Herzégovine qui émergeait lentement des ténèbres. En vérité, *dans un univers soudain privé d'illusions et de lumière, l'homme se sent un étranger. Cet exil est sans recours.* Ces sérieuses réflexions, qui assaillaient son jeune esprit qui venait d'accepter l'absurde, furent interrompues par un discret signal – un claquement de doigts – que lui adressait un camarade assis sur le siège opposé. Valter le regarda. Le jeune homme, sur les genoux duquel dormait une jeune fille, lui fit un clin d'œil. Valter ne comprenait pas bien ce qu'il voulait. Du regard, le jeune homme attira son attention sur ses mains, qui déboutonnaient la chemise de la jeune fille. Valter lui fit signe d'arrêter. Le jeune homme, en continuant à sourire, ouvrit la chemise. Une poitrine généreuse enfermée dans un soutien-gorge se matérialisa devant Valter. Sans le quitter du regard, de ses doigts habiles, faisant à peine gigoter la jeune fille, il sortit du soutien-gorge les seins – quelque part entre Bačevići et Žitomislíci – qui étaient à présent, dans la pénombre, dardés sur Valter. Le jeune homme les remit ensuite dans le soutien-gorge, reboutonna la chemise de la jeune fille, et lui fit à nouveau un clin d'œil. Hm, se dit Valter, luttant contre l'excitation qu'avait suscité en lui cette vision, était-ce ça que Camus avait à l'esprit en concluant son chapitre sur la liberté absurde par les mots *maintenant, il s'agit de vivre ?* Valter était perdu.

Valter était heureux de s'être enfin réfugié dans la cale étouffante, où il savait que personne ne viendrait le déranger – ils étaient tous sur le pont, exaltés par la simple existence de la mer ! Cette fille, et ce garçon qui lui avait montré toute son opulence, étaient parmi eux. À un moment, alors qu'ils montaient sur le bateau, elle s'était écriée : *Qu'est-ce que c'est beau !* Le garçon avait dit : *C'est toi qui es belle*, puis il avait regardé Valter et ajouté, *n'est-ce pas ?* Valter s'était contenté de détourner les yeux, bien décidé à se cacher de tout ce monde superficiel inconscient de l'absurdité tant de l'existence elle-même que du soleil, de la mer et des seins, tout enchanteurs qu'ils fussent.

Sa félicité, dans la cale, ne dura pas longtemps. Dans un éclat de rire qui fit sursauter Valter, un autre jeune homme et une autre jeune fille dévalèrent les escaliers. Valter se demanda si ça allait finir un jour, et s'il allait devoir passer tout son été à éviter des imbéciles lubriques. En bas des escaliers, ils se mirent à s'embrasser, cherchant manifestement un endroit favorable. Il ne voyait le jeune homme que de dos. C'était un garçon bien bâti, aux cheveux noirs ébouriffés, la chemise sortie du pantalon, et que sa barbe de trois jours faisait paraître plus âgé et plus sérieux. Valter se demanda quelles étaient leurs intentions, et comment les contrecarrer. Le jeune homme chuchota quelque chose à l'oreille de la jeune fille, qui gloussa. Puis le silence se fit quand il posa tendrement ses lèvres sur les siennes et continua à l'embrasser, très lentement. Sa main évoluait à présent librement entre les jambes

de sa partenaire. Quand elle se glissa sous sa jupe, la jeune fille eut un mouvement de recul soudain. Le garçon fut surpris, et elle rajusta son chemisier et baissa sa jupe en regardant Valter. Elle se détourna d'eux. « Nous ne sommes pas seuls. »

Valter ne savait pas s'il devait s'excuser d'être ici. Il leva le livre comme s'il levait les mains en l'air, pour se rendre. Le jeune homme dardait sur lui un regard lourd de reproches. « Je... je lis juste... » bredouilla Valter. Le garçon sourit, lui fit un clin d'œil et éclata de rire. La fille, surprise, se vexa et s'engagea dans les escaliers.

« À tout à l'heure, ma chérie ! » lui lança le garçon, puis il regarda Valter et haussa les épaules. « Ah, les filles... Qu'est-ce que tu lis ? »

Valter sourit. « Albert Camus. »

« Aaalberrr Kaaamiii », répéta le garçon, imitant la tentative de Valter de respecter la prononciation française du nom du célèbre auteur. Ils éclatèrent tous les deux de rire.

« Et qu'est-ce qu'il raconte, ton Aaalberrr ? »

- Il dit que le suicide est la question philosophique fondamentale.
- C'est vrai. Quand tu te fous en l'air, fini la philosophie. On ne l'a pas attendu pour le savoir.
- Et que la révolte est le sens de la vie.
- Eh, là, je suis d'accord avec le camarade Camus. Et qu'est-ce que tu fous ici, dans cette fournaise ? Il fait au moins cent degrés.
- Je n'aime pas trop les grands groupes. Je voulais lire. » Valter leva à nouveau le livre.

Le jeune homme faisait les cent pas dans la cale, hochant la tête comme s'il trouvait la raison valable.

« Et toi, qu'est-ce que tu fais ici ? Je veux dire, sur le bateau ? »

- J'imagine que nous aussi, les orphelins, on a bien le droit à des vacances !
- Quoi ? sauta Valter, surpris. Tu es...
- Orphelin. De guerre. On m'a trouvé dans un camp.
- Et moi dans un wagon.
- Tu parles, Charles ! résonna le sifflement de Vladimir.
- Je suis Valter. De Sarajevo.
- Et pas du wagon ? rit Vladimir.
- Du centre de Sarajevo pour les gens comme nous.
- Et c'est ton nom de guerre ? Valter, je veux dire.
- Si tu veux. Et toi ? Comment tu t'appelles ?
- Vladimir. Du centre de Belgrade pour les gens comme nous. Ils m'ont envoyé à la mer pour me séparer de mes potes avec qui je faisais des conneries en ville, tu piges. L'assistant social leur a dit que ça serait bien pour moi. Crétin.
- Moi, ils m'ont envoyé pour que je me fasse des amis.
- Eh ben, t'es bien tombé, Valter ! »

Valter sourit. « On est arrivés ! Allons-y. On va s'éclater sur l'île. Et pas seulement entre potes. Donne-moi ta main ! »

Valter prit le livre dans sa main gauche et lui tendit la droite. Vladimir, avec un sourire, la serra avant de la tirer brusquement, de la faire passer par-dessus son épaule et de charger un Valter stupéfait sur son dos. Il le porta dans les escaliers, en criant « Alleeeez ! »

3.

La corde épaisse se coinça en crissant entre le bateau et le quai. L'équipage baissa par la porte étroite la rampe pour les voyageurs. Šupe enleva son chapeau, plaqua des deux mains ses restes de cheveux sur son crâne chauve, remit son chapeau, ouvrit largement son costume estival, puis le reboutonna sur son ventre. Il était prêt pour la partie officielle. Je l'observais toujours en attendant une explication à sa dernière phrase, après laquelle il avait gardé un silence énigmatique. Il me prit par le coude et me dirigea vers la rampe. Puis nous remontâmes le long môle l'un à côté de l'autre. Šupe alluma une cigarette.

« Ne te fâche pas. Je fais tout comme l'a voulu le vieux, tu piges.

- Je ne comprends rien, et la situation est, vous en conviendrez, désagréable. Qui est cette autre personne ? »

Šupe aspira une profonde bouffée, sans me regarder. Puis il s'arrêta, leva la main et tendit l'index.

« La voilà. »

Je m'arrêtai à côté de lui, tentant de suivre le viseur de son doigt. Je discernai quelques flâneurs sur la promenade qui ceignait la baie, à environ deux-cents mètres.

« C'est qui ?

- En rouge. »

La robe rouge flottait dans le vent tel un drapeau au-dessus duquel ondulaient de longs cheveux noirs et frisés. De temps à autres, elle écartait les mèches de son visage, que l'on ne distinguait pas encore nettement. Elle marchait dans notre direction.

« Je lui ai dit de nous retrouver ici, à l'arrivée du bateau de midi. » Il lui fit un signe de la main.

« C'est qui ?

- Tessa Simon. »

Tessa Simon. En robe rouge. Je jetai un coup d'œil machinal à mon jean, mes espadrilles éculées et ma chemise fatiguée en lin bleu qui avait bu ma sueur toute la journée. Pas très approprié, me dis-je en regardant Šupe lever son chapeau et faire des signes à Tessa Simon d'une main, tout en maintenant ses mèches anarchiques de l'autre. Moi aussi, j'essayai de rectifier ma coiffure, pestant contre le vent qui me refusait ce vain effort d'embellissement. À présent, nous la contemplions tous les deux, immobiles. Elle venait à notre rencontre sans nous adresser un regard, comme si elle était là par hasard, en cette fin d'été. Šupe me dit qu'elle était arrivée la veille. Nous étions tous les deux logés dans l'unique hôtel de l'Île.

« Qu'est-ce qu'elle est belle », me murmura Šupe quand elle se fut rapprochée, avant de pousser un profond soupir (« eeeeh... »), comme pour souligner la prise de conscience profondément existentielle qu'il vieillissait, et que certaines jeunes femmes en robe rouge

étaient toujours aussi belles. Il jeta sa cigarette sous sa chaussure, l'écrasa énergiquement comme s'il ne s'était toujours pas réconcilié avec cette injustice, écarta les bras et prit la parole dans son anglais impossible.

« Voilà, le jeune monsieur est arrivé lui aussi. Permettez-moi de vous présenter. »

Je tendis la main. Tessa s'arrêta à un mètre de moi, croisa les jambes, puis les bras, refusant manifestement la poignée de main.

« Mademoiselle Simon, toussota Šupe.

- Tessa, rectifia-t-elle.
- Et... Monsieur Štiks. »

Je retirai ma main.

« Inutile de faire connaissance », dit-elle d'un ton sévère, « par contre, j'aimerais bien que quelqu'un m'explique enfin ce que je fais ici.

« Eh, c'est pour ça que je suis là ! » s'écria Šupe en repartant d'un pas énergique.
« Follow me ! »

« *Après vous* », fis-je galamment en la laissant passer. Elle me jeta un regard méprisant et lui emboîta le pas.

Nous entrâmes dans le village. Je regardais nerveusement les maisons autour de moi, m'efforçant de me souvenir de l'Île. Enfant, j'y étais venu au moins deux ou trois fois, avec mes parents. Ne nous étions pas arrêtés précisément ici pour acheter à manger ? Nos amis ne passaient-ils pas l'été ici, au camping ? Ou était-ce une autre île, voisine ? Il me sembla reconnaître le clocher de l'église, et que les ruelles étroites du village, pavées de pierres usées et glissantes, allaient enfin entrer en correspondance avec les souvenirs que j'avais conservés. Mais je n'arrivais pas à faire remonter à la surface une image claire, à l'exception de quelques détails, auxquels je ne pouvais plus faire confiance. J'étais contrarié. Était-il possible que tant de choses aient disparu, et que ne reviennent à présent que quelques flashes peu fiables de déjà-vu ?

Tessa marchait à grandes enjambées, sans le moindre ravissement. Elle avait manifestement déjà visité l'île en nous attendant, agacée et furieuse à cause de cette mise en scène signée Walter Stikler, qui ne lui plaisait visiblement pas. Je me demandai qui elle était. Et quel était son lien avec Walter ?

« Encore un petit effort, on y est presque », haleta Šupe. Il déboutonna sa veste de costume, la retira et la jeta sur son épaule. « La maison est sur la colline. »

Elle caressa un chat endormi sur un muret, cueillit une fleur rose qu'elle emporta avec elle. Alors seulement, je remarquai qu'elle était pieds nus. En bas, dans le port, j'avais été absorbé par son visage. Ses yeux jaune-vert perçants et sa langue acérée m'avaient fait une impression hypnotique, d'attrance et de rudesse. Ses plantes de pied noires, les grains de sable sur ses jambes et cette fleur dans sa main offraient un contrepoint bienvenu à notre malheureuse première rencontre.

« La voilà ! » s'écria Šupe en désignant une belle maison en pierres à un étage, avec un toit en tuiles tirant sur le jaune, à peine visible entre les pins et les cyprès. « La maison de monsieur Stikler. »

Le chemin se fit plus étroit, et le béton céda la place aux graviers et à la pierre. Soudain, Tessa poussa un cri. Šupe se retourna, et je m'élançai vers elle. De la main, elle nous fit signe qu'elle n'avait pas besoin de notre aide. Quelques gouttelettes de sang perlaient sur sa plante de pied noire. Elle cracha dessus et retira une épine, la jeta, se redressa et reprit son chemin comme si de rien était. Šupe et moi nous regardâmes en silence. Elle entra la première dans la cour. Quand nous la rattrapâmes, elle se tenait sous la dense pergola de vigne, contemplant la petite propriété, l'escalier de pierre ceint d'une balustrade à colonnes doriques qui menait à l'étage, le puit recouvert d'un couvercle en fer, la table ronde en pierre au milieu de la terrasse et le jardin où donnaient continuaient à donner des tomates, récemment encore arrosées de la main de Walter.

Šupe sortit de son sac une vieille clé en fer, longue de quinze bons centimètres, qu'il nous montra solennellement. Puis il ouvrit la lourde porte en bois. Nous entrâmes dans une grande pièce au milieu de laquelle trônait une imposante table à manger en bois, avec une cheminée dans l'angle. Derrière le canapé, une grande bibliothèque recouvrait presque tous les murs, et un fauteuil se tenait près de la fenêtre. Le sol était inégalement pavé de pierres et de briques. Je me dis que leur fraîcheur devait être agréable aux pieds de Tessa Simon, que je regardai. Peut-être trop longtemps. Quand je levai les yeux, je rencontrai son regard serpent.

Šupe dénicha un chiffon, dont il épousseta la table avant d'y déposer sa serviette, et d'en sortir « l'affaire ». Il parcourut du regard les papiers qu'il avait étalés devant lui. Comme dans une salle d'audience, il nous demanda de nous asseoir en face de lui, ce que nous fîmes. Il poussa alors solennellement sous nos yeux deux exemplaires du même document.

« Ça, en français, c'est pour vous, et ça, c'est mon exemplaire en croate. Nous pouvons commencer la lecture. C'est bon ? »

Nous hochâmes la tête.

Chère Tessa, cher Igor,

Je n'ai aucun mal à imaginer votre surprise, votre perplexité et votre incrédulité alors que vous lisez cette lettre, assis l'un à côté de l'autre.

Nous nous jetâmes un bref regard, avant de nous replonger dans la lecture de la lettre que Walter Stikler nous avait envoyée d'outre-tombe.

Igor, notre fréquentation a, malheureusement, été de courte durée. J'ose croire néanmoins qu'elle t'a été profitable. Je t'ai relaté l'histoire de ma vie, une histoire dont Tessa ne sait rien. Pour elle, qui ne me connaît pas, cette situation doit être encore plus étrange, et indubitablement plus louche. Tu es le seul à pouvoir lui expliquer mon amitié et, bien entendu, mon inimitié avec Wladimir.

Tessa s'arrêta, le souffle court. Je la regardai. Elle reprit sa lecture.

J'espère que tu n'as pas oublié tout ce que je t'ai raconté, tous ces détails si importants. Tu es le seul à pouvoir lui décrire notre rencontre, sur cette Île, là où tout a

commencé, et là où tout va s'achever. Ma fin est proche. Je le sens. Je me suis retiré sur l'Île car certaines menaces ont commencé à se concrétiser. C'est un miracle que j'aie réussi à échapper à un attentat. Je sais que ma tête doit tomber, tôt ou tard, pour que Wladimir soit vengé. Tessa elle-même a certainement déjà entendu de nombreuses rumeurs sur ceux qui sont prêts à me tuer, elle les a peut-être déjà rencontrés dans les organisations pour lesquelles elle travaille, dans les groupes auxquelles elle appartient, sur la scène de gauche bruxelloise où, à défaut d'actions concrètes, on considère comme le summum de l'engagement la lutte pour une Palestine libre, la collecte de fonds pour El Ejército Zapatista de Liberación Nacional, ou encore une brève excursion chez nos frères du Rojava. Elle y a peut-être même pensé elle-même.